

Le Sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval. Paris ,Gallimard, 2000, 413 p. (illustr., annexes) (coll. « Le temps des images »).

Cet ouvrage se propose d'étudier un thème iconographique médiéval de l'Europe de l'Ouest, celui du "sein d'Abraham", qui provient de l'Évangile de Luc. Il s'agit de l'image selon laquelle, à partir du Haut Moyen Âge – vers le VII^e s. -, les élus reposeront dans le sein d'Abraham. Cette représentation néotestamentaire a connu une certaine fortune iconographique au Moyen Age "vers l'an mil" pour décliner "dès le début du XIV^e siècle" (p. 23). La transformation de la représentation de l'au-delà au XII^e siècle "entraîne une modification importante du statut théologique du sein d'Abraham" (p. 137), sans pour autant mettre fin à son exploitation iconographique. Car, affirme l'auteur, "le XIII^e siècle est bien la période de plus grand essor du sein d'Abraham" (p. 138). L'image d'Abraham a ceci de particulier dans le christianisme occidental qu'elle doit figurer le paradis céleste (p. 99). Il ressort de l'examen par J.B. de l'exégèse de ce symbole dans la littérature qu'il faut distinguer trois lectures. La première, défendue par Tertullien, est demeurée sans postérité au Moyen Âge. La seconde va survivre jusqu'au XII^e siècle. Enfin la troisième, qui assimile le sein d'Abraham et le royaume des cieux, se manifeste après cette période (pp. 102-108). Selon l'auteur, l'image d'Abraham s'efface à partir du XIV^e siècle.

L'A. tente d'expliquer ce phénomène en le mettant en relation avec deux autres faits : d'une part, la représentation de l'au-delà (il parle de "l'équivalence établie entre béatitude paradisiaque et réunion au père"), d'autre part le système médiéval de la parenté, plus particulièrement "les figures de la paternité et ses usages sociaux dans l'Occident médiéval" (p. 22). Il expose son hypothèse d'entrée de jeu : "dans la chrétienté médiévale, les relations de parenté – charnelle, spirituelle, divine – jouent un rôle structurant, tant dans la définition des rapports sociaux que dans la représentation des rapports entre les hommes et les forces régissant l'univers (...) cette image doit son succès, dans une société qui se pense comme un réseau de parenté, au fait de donner à voir l'idéal paradisiaque comme une réalisation parfaite de la parenté spirituelle" (p. 24 ; cf. aussi p. 29, formulation à peine différente).

J.B. part d'une idée fort simple : puisque Abraham est la figure du père, pour essayer de comprendre la signification de cette représentation médiévale, on doit commencer par la parenté comme forme sociale. La définition de celle-ci, qui est le contexte dans lequel a été élaborée cette image, doit permettre de mieux comprendre cette dernière. Il voit une origine évidente au succès et à la prolifération de cette image du "sein d'Abraham" : les relations entre les hommes, parents ou non, les relations entre les dieux et les hommes ou entre les dieux eux-mêmes sont pensées en termes de filiation, d'alliance et de germanité. Le modèle de la parenté domine de manière totale l'ensemble du monde de la culture et même de la politique. Le point de départ est donc un système de représentations. C'est pour cela que l'A. commence par se pencher sur le problème de "la parenté divine". Selon lui, cette conception, héritée de la tradition évangélique, a eu deux conséquences principales. Elle a d'abord donné la primauté à la parenté en Dieu sur "la parenté charnelle" et "les liens de sang". Ensuite, elle a donné naissance à l'idée d'une fraternité entre disciples du Christ et, de là, entre chrétiens.

On ne peut évoquer Abraham sans évoquer la question sacrificielle. Le traitement de cette dimension de la figure d'Abraham par le christianisme ouest-européen s'inscrit dans le cadre de l'opposition entre interprétation charnelle et interprétation spirituelle, la première

coïncidant avec le judaïsme, la seconde avec le christianisme (pp. 31-32 et 66). Le christianisme cherche à imposer l'idée que les juifs ne sont les descendants d'Abraham que "selon la chair" (p. 68). Secondairement, il s'agit également d'évincer les prétentions des Sarrasins (= les Arabes) à l'héritage de l'Ancêtre fondateur (pp. 72-73). Quant au sacrifice lui-même, J.B. y voit la mise en scène du rapport d'autorité (p. 96 : "la double soumission du fils au père et du père à Dieu"). Évidemment cela entre tout à fait dans le cadre d'une société extrêmement hiérarchisée. Il n'est pas étonnant que les hommes du Moyen Âge interprétant la légende d'Abraham y voient surtout une image de leur vie. Cependant on ne peut souscrire à l'idée que "le principe généalogique" soit seulement l'affirmation de l'autorité et de la hiérarchie (p. 98).

Avec beaucoup d'érudition et d'intelligence, l'A. poursuit ainsi son analyse, dévoilant les différentes composantes de cette construction "mythologique". Pour autant, cette belle analyse, repose sur un postulat contestable : dans l'Europe moderne, la parenté aurait cessé de jouer "un rôle structurant". Certes oui, si J.B. vise par là des formes circonstanciées, non, s'il entend par là la parenté comme forme générale, condition *sine qua non* de toute humanisation, dans les sociétés anciennes ou modernes.

Mohammed Hocine Benkheira.